

SOUVENIRS D'ENFANTS

« *La langue de notre enfance* »

On dit que chacun porte en soi l'enfant qu'il fut. On dit que l'adolescence marque à jamais. On dit beaucoup de choses et en particulier que « on » n'est pas fiable. Et pourtant...

J'ai été conçue à Hanoi et après quelques mois en France où je suis née, j'ai fait mes premiers pas sur le paquebot Félix Roussel des Messageries Maritimes aux somptueux décors khmers : Port-Saïd, Djibouti, Colombo, Singapour, Saigon. De quoi avoir le pied marin à vie. Puis ce fut Hanoi où mon père reprit, comme au premier séjour, ses fonctions de Pharmacien-Chimiste à l'Institut Pasteur. C'était un peu avant la seconde guerre mondiale qui, une fois déchaînée, nous bloqua « là-bas ». C'était une expression des adultes car nous, les enfants, nous étions bien contents : l'Indochine, comme elle s'appelait alors, était notre pays d'enfance et nous ne connaissions pas celui de nos parents.

C'est vrai qu'il y avait la guerre, les vrombissements sourds des bombardiers la nuit, les morts au matin sur le trottoir devant notre maison lovée derrière sa haie d'hibiscus, le revolver sous le porte-serviette à table, les Japonais à l'Institut quand j'allais parfois y retrouver mon père. « Ohaio, Mousmé » me lançait gaiement, quand je passais, le capitaine Tanaka dont j'aimais le grand sourire franc, mais je passais sans un mot : j'avais 5-6 ans et je le savais déjà : on ne se commet pas avec l'ennemi... Un jour, je vis un Japonais à trois galons assis devant la table de la salle à manger. Mes parents sont à l'autre bout de la table. Il a réquisitionné la maison voisine, il m'a vue dans notre jardin, il sort de sa poche une photographie : on y voit une petite fille de mon âge. Il me demande si je veux bien danser pour lui comme le faisait sa fille. Ayant les yeux en amande de mes origines bretonnes pur-sang et même bigoudens qui sont proches des yeux bridés, je veux bien croire que je lui rappelais sa petite fille dont il était séparé depuis longtemps. Mais est-ce une excuse pour danser pour l'ennemi ? Jamais ! Quand on a 6 ans, que l'on sait que les années de campagne comptent triple, on sait avoir pour soi l'équivalent de 18 ans de résistance à l'ennemi.

Alors j'ai refusé catégoriquement : danser pour l'ennemi ? Mais pour qui me prend-on ?

Il est vrai aussi que j'ai failli perdre mon père le 9 mars 1945, qu'on empoisonna à l'arsenic et au verre pilé mon grand ami pointer et que je compris là, glacée de chagrin, ce qu'était la mort. Il y avait les bombes sur Gia-Lam. La maison fut envahie par une quarantaine de soldats chinois dont trois moururent de choléra la première nuit ; toutes sortes de maladies, profitant du fait que les hommes de santé avaient les yeux ailleurs, se croyaient permis d'occuper le devant de la vie : dysenterie amibienne ? Quelle banalité, nous l'avions tous eue un jour ou l'autre, mais la bacillaire ? Elle vint à travers moi défier l'homme de laboratoire qu'était mon père qui la reconnut sur la lame de son microscope et c'est au grand savoir du Dr Riou, appelé dans l'heure, que je dois de pouvoir vous conter tout ceci aujourd'hui.

Mais il y avait aussi la grâce des grandes feuilles du bananier au fond du jardin quand arrivent le soir et la fraîcheur, la générosité éclatante de couleurs des cannas, les fleurs rouges des flamboyants chutant en un doux balancement sur nos épaules lors de nos jeux, les verts si tendres des abords de la ville quand pousse le riz nouveau. Combien de fois suis-je allée, depuis ces lointaines années, me promener dans les rues où fleurissent les restaurants asiatiques pour combler mon manque de l'odeur du riz « de là-bas » qui cuit. Vous souvenez-vous de la chaleur bienfaisante du petit matin dans l'air lavé si clair ? Et la brume « à nulle autre pareille » qui cachait les « ma quy » mécontents de notre intrusion dans leur domaine, l'hiver de 1943 quand nos pères nous laissèrent au Tam Dao avec nos mères pour nous éviter le danger trop proche ? Et les rayures du soleil sur les nattes à l'heure de la sieste ? Et la délicieuse odeur âcre du goudron qui fond ? Il y avait les nems qui grésillent et le parfum piquant du nuoc mam, et la canne à sucre qu'on croque, et les fleurs de sauge au goût de miel, et les coccinelles d'or dans les feuillages des haies du Tam Dao. Il y avait le lent balancement des longues tiges de bambou creuses où clapotait l'eau claire et fréillante

sous la brise des banians, et les sangsues de la forêt à la bouche fraîche sur nos mollets lors des promenades en bandes joyeuses. Et les génies des arbres si pleins de malice, et le temps où parlaient les animaux, et les princesses gracieuses des légendes de nos Thi Bà, et Ong Cop le Seigneur des contes avec ses crocs d'acier et ses yeux incandescents. Ils nous enchantaient, en nous frisant la peau de peur. Les parfums et l'imaginaire mêlés à jamais, tricotés serrés en notre âme à notre insu. Nous buvions à cette source d'amour, sans en savoir ni le prix ni le poids délicieux.

Et puis, nos parents nous ramenèrent à leur pays d'enfance, on devint adolescent. Pour moi, l'adolescence, ce fut Rome, on peut plus mal tomber... La guerre était terminée, les années 50 joyeuses. J'entraî en Première quand, un mois avant le baccalauréat, je dus faire un séjour à l'hôpital. Je ressemblais à la Reine Victoria à la fin de sa vie : j'avais un triple menton. Diagnostic : abcès du plancher de la bouche. On m'opère, rien n'y fait. Le médecin suppose alors une leucémie et ne veut plus de moi dans ses locaux. Affolés, mes parents réussissent à obtenir que le spécialiste de cette maladie vienne me tirer de là. Le spécialiste en me voyant rit de bon cœur : ce n'est qu'une maladie de la griffe du chat, voilà tout le monde soulagé. Mais dans la nuit, le médecin de l'hôpital appelle mes parents : « Venez vite, votre fille délire ! ». Affolement à nouveau, mais en arrivant dans ma chambre, mes parents éclatent de rire, car je suis en train de raconter une sombre histoire de Ong Cop qui roderait dans ma chambre avec ma chère Thi Bà. Et c'est en « annamite » que je raconte... Il n'y a là aucun délire, sinon de joie du refuge dans ce qui a fait mon enfance : les sons si doux de cette langue que tout le monde, et moi la première, avait cru oubliée depuis dix ans. Elle est toujours présente en mon cœur et sait resurgir au coin d'un rêve et m'apaiser quand l'heure est grave.

Les années passent, j'ai un baccalauréat scientifique et un diplôme de pharmacien en poche. Un cours de Nutrition vient de voir le jour à Dijon, où je m'inscris pour un diplôme de Troisième Cycle. Les hivers, auxquels j'ai fini par m'habituer un peu, sont beaux en Bourgogne. Il nous arrive donc, à plusieurs étudiants de nationalités différentes, de partir le dimanche déjeuner dans quelque petite auberge de village. Un jour, nous sommes une

dizaine à table et la salle est pleine de monde qui bourdonne en brouhaha confus. L'ambiance est joyeuse. Mais quelque chose m'arrête. Je ne sais pas quoi, mais je sens une forte émotion. Chair de poule, cœur qui bat, sans raison, me semble-t-il. C'est inconscient, mais j'ai l'oreille en alerte, je suis branchée sur un son, isolé dans le brouhaha, par mon oreille. C'est indépendant de ma volonté. Des yeux je balaie la salle et je vois, à quelques tables de nous, cinq personnes, plus discrètes que les autres.

- Vous voyez ces personnes, dis-je.
- Ce sont des Asiatiques, et alors ? disent mes amis, étonnés de mon intérêt soudain dont ils ne voient pas la raison.
- Non, ce sont des gens de chez moi.
- Comment ça, de chez toi ? Tu es bretonne, non ? A la rigueur mitigée romaine ?
- J'ai commencé par être de Hanoi.
- Oui, mais le pays est encore coupé en deux, au mieux ces personnes sont de Saïgon, dit un ami iranien qui connaît mieux que les autres les problèmes que traverse l'Asie de ces années 60.

J'ai le cœur qui bat la chamade, je suis timide et n'ose aller vers eux. Mais une force me pousse à me lever, je me vois marcher vers la table où on a parlé comme en mon enfance. Les personnes me regardent, étonnées. J'explique mon audace, mon enfance, mon émotion à retrouver les sons connus, ma joie. Un silence gêné me répond, les yeux se détournent. Je comprends tout à coup l'embarras dans lequel j'ai mis ces personnes, car j'en suis maintenant convaincue, ils sont bien du Nord, alors qu'en ces temps seul le Sud est libre de voyager. Je les prie de m'excuser, confuse, rougissante et je m'en retourne à ma table, le pas lourd de mon involontaire indécatesse, bien sûr, mais de regret aussi car j'aurais aimé évoquer des lieux, des odeurs, des couleurs, bref une tranche aimée de ma vie.

Nous entamons les desserts quand je vois toute la petite tablée se lever. Je ne saurai donc jamais si leur langue est bien celle de mon enfance que, consciemment, je suis devenue incapable de parler. Je sens alors une présence derrière moi, une personne de la table en question passe lentement près de moi, un souffle : « Vous sous souvenez de la pâtisserie de la rue Paul Bert ? ».

Françoise Autret